

Éditions Verdier : un lieu, un projet, un trajet collectif Entretien avec Colette Olive

Manet van Montfrans, Université d'Amsterdam 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 15, n° 1 : « (Re)Traduire les classiques français »,
dir. Maaïke Koffeman et Marc Smeets, juillet 2021

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Manet van Montfrans, « Éditions Verdier : un lieu, un projet, un trajet collectif, Entretien avec Colette Olive », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 15, n° 1, 2021, p. 176-184.
doi.org/10.51777/relief10872

Éditions Verdier : un lieu, un projet, un trajet collectif

Entretien avec Colette Olive

MANET VAN MONTFRANS, Université d'Amsterdam

Résumé

Verdier est une maison d'édition indépendante avec un siège social à Lagrasse, dans l'Aude, et une permanence à Paris. La maison est aujourd'hui co-gérée par Colette Olive et Michèle Planel. Ensemble avec Gerard Bobillier et Benoît Rivéro (qui quittera le groupe assez vite), elles ont été à l'origine d'une aventure éditoriale extraordinaire. Les titres (environ 700) du catalogue édité en 2019 à l'occasion des quarante années d'existence se regroupent en cinq grandes rubriques : littérature, sciences humaines, philosophie, art, architecture et cinéma, spiritualités.

À la fondation de la maison en 1979, les éditeurs ont laissé derrière eux leur militantisme politique, sans pour autant renier leur volonté de contribuer à transformer sinon le monde, du moins les consciences. Le catalogue témoigne d'une exigence sans faille ainsi que d'une extraordinaire ouverture au monde. Né en plein cœur des Corbières, Verdier a voulu se situer au croisement de différentes cultures. En font preuve les collections de traductions de plusieurs langues étrangères, dont l'arabe et l'hébreu. Le fonds comporte des textes fondateurs tels le *Guide des égarés* de Moïse Maïmonide, *Les Batailles nocturnes* de Carlo Ginzburg, *Les récits de la Kolyma* (2003) de Varlam Chalamov, mais il montre aussi l'émergence d'auteurs français importants, tels Pierre Michon et Pierre Bergounioux.

Comment une maison d'édition qui se caractérise par un fonds exigeant a-t-elle réussi à garder son indépendance sans faire de concessions ? Comment a-t-elle su survivre aux naufrages économiques, éviter d'être écrasée dans des reprises commerciales incertaines ? Comment a-t-elle fait face à la transformation radicale de l'industrie du livre, c'est-à-dire sa fabrication, sa diffusion et sa médiatisation ? Ce sont les questions que nous avons posées à Colette Olive, dans le cadre d'un entretien visant à mettre en lumière le travail accompli durant une quarantaine d'années par cette maison d'édition singulière.

Manet van Montfrans (MM)¹ – Les Éditions Verdier ont été fondées en 1979 au cœur des Corbières par quatre jeunes militants. Vous étiez l'une d'entre eux. Pourriez-vous remonter pour quelques instants à cette époque et nous raconter les débuts de Verdier ? Quelles étaient les causes que vous défendiez alors et comment est née l'idée de fonder une maison d'édition ?

Colette Olive (CO) – Il faut dire que cette décision, de fonder une maison d'édition était pour nous un acte politique, une manière de poursuivre la réflexion, de ne pas casser avec le réfléchir ensemble, d'engager notre existence au-delà de notre propre souci personnel, individuel. Nous avons tous vécu les événements de 68, ensemble ou séparés, mais dans le même mouvement d'extrême gauche, « La Gauche prolétarienne », que Pierre Victor alors

1. Mes propres contacts avec Verdier datent des années 1990. En tant que directrice de la collection « la Bibliothèque française » des éditions G.A. van Oorschot, j'y ai inséré un certain nombre d'auteurs de Verdier dont Pierre Bergounioux, François Bon, Pierre Michon, et Michèle Desbordes.

apatride, dirigeait clandestinement. Lorsque notre journal, *La Cause du peuple*, fut interdit, ses directeurs d'alors (Alain Geismar et Michel Le Bris) emprisonnés, Pierre Victor émit l'idée de demander à Sartre d'en prendre la direction. Sartre accepta. Le journal reparut.

C'est à Verdier – la maison où mon père a grandi – que nous nous retrouvions entre amis en week-ends et en vacances, étudiants et « établis » pour poursuivre nos réflexions et discuter dans les « cercles socratiques » (dont on peut dire qu'ils furent à l'origine des Banquets du livre). C'est aussi pendant ces années post-68 que nous rejoignons nos camarades et parents viticulteurs qui faisaient face à de graves difficultés et luttait contre les importations de vins étrangers. C'est dans ce lieu – cette maison au milieu des vignes en terre de Corbières que fut décidée la dissolution de la Gauche prolétarienne, à l'été 1974. Il s'agissait alors de faire quelque chose de nos vies – c'est ce souci du collectif, de la rencontre, du réfléchir et faire ensemble qui nous a guidés.

Avec mes trois amis, Gérard Bobillier, Michèle Planel et Benoît Rivero, en compagnie de Benny Lévy qui venait de retrouver son identité grâce à Jean-Paul Sartre, décision fut prise de bâtir une maison – nous la nommerions Verdier. « L'espoir maintenant et pour demain » pour citer notre compagnon Christian Thorel, fondateur de la librairie Ombres blanches à Toulouse, dans sa préface au catalogue de nos 40 ans, serait un slogan qui pourrait convenir à cette aventure². *L'Espoir maintenant...* titre des entretiens de 1980 entre Benny Lévy et Jean-Paul Sartre dans *Le Nouvel observateur* fera l'objet d'une publication en 1991, précédé en 1984 par *Le Nom de l'homme – dialogue avec Sartre*, puis *Le Logos et la Lettre* en 1988.

MM – Dans votre catalogue cinq titres datent de 1979. Pour qui ne connaît pas votre histoire, au moins l'un de ces titres, Le guide des égarés, de Maïmonide surprendra. Pourriez-vous expliquer ce choix qui par ailleurs sera à l'origine d'une riche collection de traductions de l'hébreu et de l'arabe ?

CO – Faire le point sur l'échec du politique, penser notre propre histoire, amena certains d'entre nous – juifs et non-juifs à l'étude des textes bibliques et de l'hébreu. Pour nous, enfants de l'après-guerre, la question du Juif et des crimes nazis étaient au cœur de nos préoccupations. Pour tenter de comprendre, nous devons étudier et nous confronter au texte. C'est à ce moment-là, lors des séminaires bibliques auxquels nous participions, que nous rencontrâmes Charles Mopsik. Alors étudiant en philosophie, brillant traducteur de l'hébreu et de l'araméen, il était bouillonnant de projets. L'idée d'une collection consacrée à la traduction des grands textes de la tradition hébraïque viendrait nourrir notre réflexion et celle du plus grand nombre. La collection « Les Dix Paroles » était née.

Dès lors pourquoi ne pas mettre à disposition d'un large public l'un des fleurons de la pensée juive médiévale – *Le Guide des égarés* de Moïse Maïmonide ? Le texte était disponible, dans le domaine public, mais dans une collection reliée très onéreuse. Nous fîmes le pari de le rendre accessible aux étudiants en le reprenant sous une couverture souple, format 14x22,

2. Christian Thorel, « Verdier, un catalogue », dans *Verdier 40 ans d'édition. Une chronologie 1979-2019*, Lagrasse, Verdier, p. 2. À consulter sur editions-verdier.fr

broché, à un prix modeste. Suivront les traductions du *Zohar* par Charles Mopsik, celle des *Aggadoth du Talmud de Babylone* par Arlette Elkaïm-Sartre en 1983, et de nombreuses traductions de textes fondamentaux. Charles Mopsik est devenu l'une des figures importantes du renouveau des études juives en France, renouveau caractérisé par ses conséquences philosophiques, comme l'a illustré également [Benny Lévy](#).

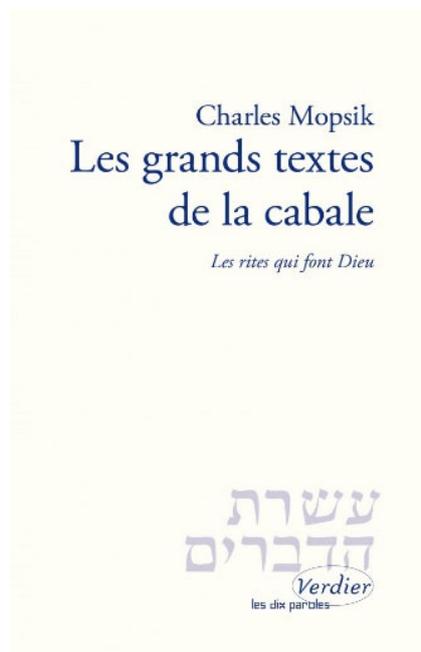


FIG. 1. Charles Mopsik, *Les grands textes de la cabale, Les rites qui font Dieu*, coll. « Les Dix Paroles », Lagrasse, Verdier, 1993.

MM – Votre catalogue montre la grande diversité des livres que vous éditez : diversité de genres (prose narrative, essais, poésie) et de langues. Outre les traductions de l’hébreu et de l’arabe, il y a aussi celles des autres langues du bassin méditerranéen, l’italien, l’espagnol (avec une importante section consacrée à l’art tauromachique), le catalan, le grec, puis d’autres langues européennes, l’allemand, l’anglais, le russe, et le japonais. Comment êtes-vous passé des textes hébraïques et arabes à ces traductions d’autres langues ?

CO – Le catalogue est un parcours, il s’est nourri de rencontres. Christian Thorel : « Ici, dans cette enseigne nouvelle qui porte le nom d’une maison au pied d’une falaise, dans un pays d’oliviers, de cyprès et de vignes, le territoire choisi est celui de la pensée. La pensée ne s’arrête pas au territoire, et les projets qui se dessinent entre Paris et les Corbières ont le goût de l’universel³ ». Au début, notre domaine était le bassin méditerranéen, entre Athènes et Jérusalem. La collection « Islam spirituel » avec Christian Jambet et les traductions du persan du philosophe Henri Corbin donnent à lire les grands textes du soufisme et de l’ismaélisme, en même temps que Marie-Claire Galpérine nous confie sa traduction du penseur néoplatonicien Damascius.

3. *Ibid.*, p. 2.

Aux côtés de Benny Lévy, Guy Lardreau, Maurice Merleau-Ponty, Jean-Claude Milner, Jan Patočka, chemin de jeunes penseurs : Paul Audi, Patrick Boucheron, Jean-Baptiste Brenet, Gilles Hanus, René Lévy, Pierre Vesperini. En Corbières, nous nous trouvons à la croisée de grandes civilisations, au cœur de différentes cultures. Nous avons donc prioritairement tissé des liens entre les langues du pourtour méditerranéen. Ont alors vu le jour les collections « Otra memoria » (castillan) et « Terra d'altri » (italien). Nous avons pu ainsi offrir au public des traductions d'auteurs tels que Miguel Delibes pour l'Espagne et Mario Luzi pour l'Italie. Deux écrivains aujourd'hui disparus, plusieurs fois cités pour le Prix Nobel de littérature et dotés de prix prestigieux dans leur pays.

Sans le hasard et la beauté des personnes rencontrées, leurs œuvres n'auraient pas vu le jour. Nous devons à Philippe Renard et Bernard Simeone, croisés lors d'une rencontre de librairie, les nombreuses découvertes de la collection « Terra d'altri ». Jean-Yves Masson se présente à nous avec une traduction de l'italien qu'il envoie à Bernard Simeone – *Cahier gothique* de Mario Luzi. Occasion lui sera donnée de nous rejoindre pour s'occuper d'une collection de textes traduits de l'allemand « Der Doppelgänger » qui publiera nombre d'auteurs talentueux : Gert Jonke, Yoko Tawada, Lutz Seiler, Josef Winkler.

La rencontre de Gérard Bobillier avec Armand Gatti à Toulouse en 1982, suivie de la publication de ses *Œuvres théâtrales* en 1991 alors qu'il était l'invité du Festival d'Avignon, nous amena à faire connaissance avec sa compagne Hélène Chatelain. D'origine russe par sa mère, elle sera plus tard sollicitée pour nous rejoindre avec un projet de collection « Slovo » qui proposera des grands classiques tels que la première édition intégrale des *Récits de la Kolyma* de Chalamov, les œuvres des poètes Harms et Khlebnikov, et de jeunes talents tels que Vassili Golovanov, Maxim Osipov, Mikhaïl Tarkowski.

MM – Et quand est née votre collection de littérature française ?

CO – Le premier catalogue à l'automne 1979 présente un premier roman *Nous ne nous aimons pas* de Jean-Claude Vernier (fondateur de l'Agence de presse libération qui donnera le journal *Libération*) préfacé par Maurice Clavel, ainsi qu'un classique de la littérature française, *Travail* de Zola, préfacé par les ouvriers de Lip (n'oublions pas nos luttes militantes) et une traduction du poète troubadour Raimon de Miraval par René Nelli. Nelli avait été le professeur de Michèle Planel à l'université de Toulouse, il était traducteur-interprète des troubadours et spécialiste du catharisme. Il nous raconta les histoires carcassonnaises et nous informa des inédits de Joë Bousquet que nous avons publiés. C'est encore lui qui nous a présenté Daniel Fabre, historien-anthropologue en début de carrière, lequel nous confia *Le Brigand de Cavanac* et nous introduisit auprès de l'historien Carlo Ginzburg. *Les Batailles nocturnes* paraissent en 1980 et Carlo Ginzburg est l'invité de l'émission « Apostrophes » de Bernard Pivot. Le ton était donné, le chemin tout tracé, prêt à s'enrichir de nouveaux parcours. La rencontre de Gérard Bobillier avec Pierre Michon dans les années 1980 suivie par la publication de *Vie de Joseph Roulin* en 1988 a marqué une étape dans la construction du catalogue. Des auteurs qui depuis lors ont fait œuvre nous ont confié un premier texte : Pierre Bergounioux, François

Bon, Didier Daeninckx. La couleur jaune choisie par Pierre Michon pour la couverture du Roulin (le jaune de chrome n°3 de Van Gogh) sera désormais la marque de la littérature française à Verdier et quelques années plus tard suite à la création d'une nouvelle maquette, le jaune recouvrira toutes les littératures.

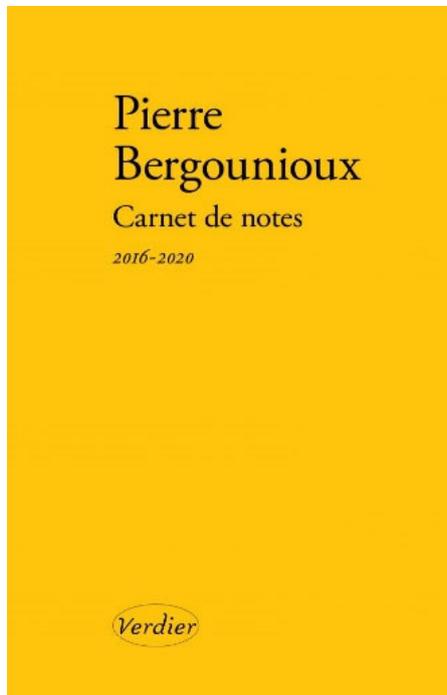


FIG. 2. Pierre Bergounioux, *Carnet de notes 2016-2020*, « Collection jaune », Lagrasse, Verdier, 2021.

En 2006, nous avons lancé « Verdier poche », qui mêle inédits et rééditions au format poche. Les attentats de 2015 nous ont poussées à créer « la petite Jaune » : des textes d'intervention en petit format, tel par exemple *Prendre dates. Paris, 8 janvier - 15 janvier 2015* de Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet, écrit après les attaques contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher de la Porte de Vincennes. Les frères Ruffel, David et Lionel, nos voisins audois, éditeurs d'une revue littéraire expérimentale *chaoïd*, nos interlocuteurs des années 2000, furent à l'initiative d'une nouvelle collection « chaoïd », en charge de textes formellement exigeants avec une réflexion sur leur époque. Lionel, professeur à Paris 8 où il dirige un Master de création littéraire, publie de nouveaux espoirs tels Samy Langerart (*Mon temps libre*, 2019), Anne Pauly (*Avant que j'oublie*, 2019, doté de nombreux prix dont le Prix du Livre Inter), Guka Han (*Le Jour où le désert est entré dans la ville*, 2020). Nos romanciers contemporains cités plus haut auxquels j'ajouterai Michèle Desbordes, Olivier Rolin, Jean-Jacques Salgon, Pierre Silvain, Antoine Volodine (Lutz Bassmann chez nous), accueillirent autour des années 2000 les générations suivantes : Jean-Yves Masson, Patrick Boucheron, Michel Jullien, Christophe Pradeau, Emmanuel Venet, Mathieu Riboulet, et plus récemment David Bosc, Camille de Toledo, Marielle Macé, Colette Mazabrard, Anne Pauly, Antoine Wauters.

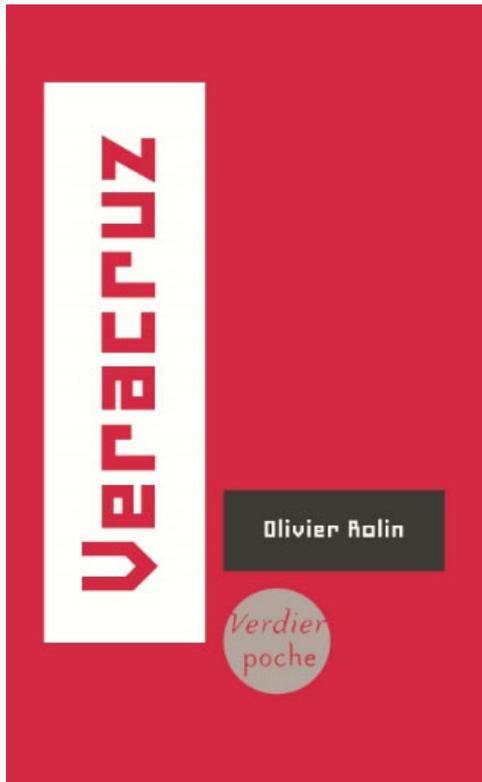


FIG. 3. Olivier Rolin, *Veracruz*, Lagrasse, Verdier/Poche, 2021.
Réédition de l'ouvrage de la « Collection jaune » publié en 2016.

MM – *Les libraires constituent un chaînon indispensable entre une maison d'édition et son public. Comment avez-vous réussi dans la première décennie après la fondation de Verdier à intéresser les libraires en France à vos livres et collections ?*

CO – Nous avons très vite compris, renseignements pris auprès de professionnels de l'édition, que diffusion et distribution étaient le nerf de la guerre. Qui mieux que nous pour aller présenter nos livres aux libraires ? Il fallait donc se diffuser et avant toute chose, rechercher un distributeur. Par chance et par nécessité, la maison de distribution Distique venait de naître. Nous fûmes de l'aventure avec nombre d'autres nouvelles maisons.

À nous d'organiser notre propre diffusion. Après avoir attentivement étudié le réseau des librairies françaises, quatre personnes iraient deux fois par an visiter les libraires attribués à chacun d'eux et leur présenter nos nouveautés. Des liens de confiance et de fidélité qui perdurent encore aujourd'hui se sont tissés au fil des ans. Écoutons Josette Vial, responsable de la librairie Compagnie à Paris, raconter sa rencontre avec l'un d'entre nous : « J'ai croisé les éditions Verdier pour la première fois en 1980. A l'époque responsable du rayon histoire chez Gibert Joseph, j'ai reçu un « représentant », « investi », dont je n'ai pas retenu, hélas ! le nom, et qui m'a proposé avec force *Les Batailles nocturnes* de Carlo Ginzburg, historien alors inconnu en France. Si j'ai encore parfaitement cette scène en mémoire, c'est que, ce jour-là, j'ai pu vraiment mettre en mots quelques leçons de librairie : d'abord que la force de conviction alliée à la connaissance des textes sont deux pivots de la vente des livres, ensuite que l'enthousiasme, une fois transmis, est une chaîne qui se déploie et ne s'arrête jamais. *Les*

Batailles nocturnes est un grand texte de l'histoire des mentalités. Encore a-t-il fallu un jeune éditeur convaincu qui prenne le risque de sa publication et des libraires qui le suivent dans ses choix. L'engagement, la conviction, le partage, le risque, l'emballement, voilà bien ce qui, de l'éditeur et du libraire et jusqu'au lecteur, fait le contenu de nos métiers, toutes choses que j'ai véritablement comprises ce jour-là. »

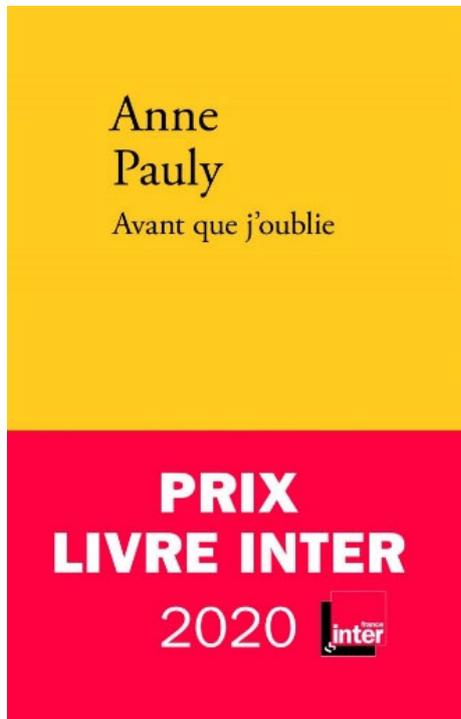


FIG. 4. Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, « Collection jaune », Lagrasse, Verdier, 2019. [Bandeau du Prix du Livre Inter 2020].

MM – Depuis 1995 se déroulent à Lagrasse « Les banquets d'été du livre ». Ce sont des réunions d'une très grande convivialité dans une ambiance féerique, qui témoignent aussi du lien étroit que vous entretenez avec vos auteurs, directeurs de collection, traducteurs, historiens, libraires, lecteurs. Ces banquets contribuent-ils au succès de vos auteurs ? Sur combien de participants pouvez-vous compter et réussissez-vous aussi à intéresser un public jeune ?

CO – Verdier a pris l'initiative de cette réunion annuelle festive autour du livre et de la pensée. Elle se situe dans le prolongement des cercles socratiques et bibliques des débuts, elle témoigne de notre volonté de renouer avec une sorte de communauté. Aujourd'hui, Le Marque-page, association indépendante à but non lucratif, se charge de l'organisation. Son conseil d'administration assure la programmation. Le Banquet d'été porte sur un questionnement de notre monde contemporain. Les auteurs y sont invités à parler autour d'un thème chaque année différent. Les rencontres ont lieu pendant une semaine début août dans la partie publique de l'abbaye de Lagrasse sur les rives de l'Orbieu. Les matinées sont occupées par divers ateliers, les invités s'expriment les après-midis à 16 heures et 18 heures tandis que lectures ou films occupent les soirées. Un public nombreux (400 à 500 personnes) et attentif partage ces journées. Quelques fidèles se retrouvent chaque année pendant une semaine à

Lagrasse pour « banqueter ». Depuis 2008 un lieu pérenne, [La Maison du Banquet et des générations](#) qui abrite un bistro et une librairie, accueille à l'année séminaires, rencontres de librairie, résidences ainsi qu'un Banquet de printemps dédié à la littérature étrangère et un Banquet d'automne autour de la rentrée littéraire, en partenariat avec l'université de Toulouse et ses étudiants de Master d'édition.

MM – Quel est le problème le plus difficile que vous ayez rencontré dans votre métier ?

CO – Les quinze premières années ont été dures avec des difficultés financières récurrentes. Nous souffrions du manque de fonds propres et notre chiffre d'affaires était insuffisant pour faire face aux charges fixes, ce malgré les aides indispensables de la région et de l'État via le Centre national du livre. Il fallait le temps de construire un catalogue avec des ouvrages de fonds qui tournent régulièrement. C'est le prix à payer de l'indépendance – nous ne renoncions pas à publier des textes dont nous ne doutions pas qu'ils pourraient nous mettre en péril (ce fut le cas des *Œuvres théâtrales* d'Armand Gatti pour ne citer que cet exemple... plus de 4000 pages de théâtre, 3 volumes sous coffret – toute une vie !). Grâce à la bienveillance et à la compréhension de notre banquier pendant ces années d'avant le tout numérique, nous avons toujours évité le pire ! Ce serait impossible aujourd'hui. Il a fait preuve de courage et s'est engagé en toute confiance. Je lui en serai toujours reconnaissante. Je souhaite qu'il m'entende.

MM – Vous avez été l'une des fondateurs de Verdier, c'est un rêve qui s'est réalisé. Vous êtes deux maintenant, Gérard Bobillier étant décédé en 2009. Réfléchissez-vous parfois à l'avenir, y a-t-il des personnes dans la maison avec qui vous pourriez partager une partie de vos responsabilités ?

CO – J'aime énormément ce que je fais, je n'ai pas du tout envie d'arrêter. Verdier est une maison singulière, exceptionnelle. Ce qui nous a permis de continuer après la disparition de Gérard Bobillier en 2009, c'est que nous avons toujours travaillé en groupe : la gestion des stocks, les chiffres, la comptabilité, l'éditorial, tout était transparent. Cette force du collectif, du groupe, a fait que nous avons pu continuer. Christian Thorel : « Plus encore qu'un risque et un engagement, les livres de Verdier sont vécus comme une promesse d'échanges. C'est ce contrat social que rejoue pour chaque livre l'équipe de la maison, que ce soit à Lagrasse ou à Paris, près des murs du Père-Lachaise⁴ ». Les jeunes femmes (maintenant quarantaines) qui partagent nos jours sont très impliquées dans la maison, elles sont avec nous depuis quinze-vingt ans, donc l'engagement est toujours là. Depuis un an nous vivons une crise inédite et n'avons guère la possibilité de lire l'avenir. Gageons néanmoins que le livre et les librairies continuent à vivre. Alors nous serons là pour accompagner.

4. *Ibid.*, p. 4.

MM – Si je vous demande, pour conclure, de résumer l’histoire de Verdier en quelques mots-clefs, qu’est-ce que vous diriez ?

CO – Collectif. Rencontres. Exigence. Partage. J’aimerais confier le mot de la fin encore à notre compagnon de toujours, Christian Thorel : « Les éditions Verdier s’inscrivent dans cet héritage d’éditeurs inventifs, engagés, résistants, pour tout dire “politiques”. Elles donnent aussi une suite aux promesses de la jeunesse avec l’ambition de les réinventer, de les donner à lire, à vivre, si ce n’est à les réaliser⁵... ».

5. *Ibid.*, p. 2.